

Artillerie lourde de l'armée française.

Avertir la population ! Le docteur s'en sentit impuissant. Les habitants étaient dispersés partout, ils étaient à peu près tous sous terre... Oh s'il s'était pu atteindre tous à la fois et leur crier : « Fuyez, fuyez ! car la mort vous guète tous... », la mort vous saisisse dans vos caves, dans vos fossés, dans vos fosses à purin, dans vos trous, sous les voûtes des couvents, des brasseries, des châteaux et des maisons de seigneur... »

Les larmes lui vinrent aux yeux, maintenant qu'il eut conscience de son impuissance et qu'il se représentait ces milliers de victimes répandues par toute la contrée...

Combien de parents bons et simples, combien d'enfants innocents, n'étaient déjà marqués de la mort. Le médecin se hâta vers la ferme, il ferait ce qu'il pourrait.

La bombe à gaz était tombée à proximité...

Dans la cave de Hoogewal les fuyards grouillaient. Les femmes et les jeunes filles priaient, le garde-champêtre racontait tout ce qui était arrivé sur la place. Un père soutenait un enfant qui avait la coqueluche; Mie Panne presque centenaire gémissait... Tout à coup tout le Hoogewald tremblait. Un obus éclata devant la maison, la fenêtre vola en éclats, un pan du mur s'écroula avec un fracas terrible et par l'ouverture affluaient le gaz asphyxiant. Les malheureux avaient sursauté, ils s'élançèrent en pleurant, en criant, en gémissant vers la porte... Mie Panne dégringola avec son matelas de la

hauteur où on l'avait couchée, des enfants furent piétinés ; un homme traîna sa femme derrière-lui, quelques échappés suivirent encore, mais la plupart saisis traitreusement périrent. Ce terrible drame s'accomplit très vite... Des hommes, des femmes, des enfants étaient couchés, les uns à côté des autres, les uns sur les autres, incapables de se mouvoir, le corps contortionné par le spasme de l'asphyxie. Une main puissante et invisible les saisit à la gorge et les étouffait. Les yeux ensanglantés sortaient des orbites, la langue couverte d'écume leur pendait sur les lèvres... Ils ne purent pousser un cri, ils râlaient à peine... A ce bruit avait succédé une chaleur étouffante. La mort accomplit une œuvre cruelle... Le gaz affluait par la porte et sortit par une fissure latérale... Au dehors quelques escapés commencèrent à tousser terriblement.

— Je retourne dans la cave disait quelqu'un, voir si je ne puis plus sauver personne. Il revint aussitôt; le visage contracté par la peur, les yeux pleins de l'horreur du spectacle, qu'il avait vu...

— Tous morts... Mon Dieu,... terrible, terrible... qu'il faut être démon pour cela... En avant ou nous périrons aussi... Encore une grenade et nous étouffons nous tombons... cria-t-il en phrases entrecoupées.

Un chariot fut retiré du hangar, on y chargea les femmes épargnées. Les plus forts s'attelaient



La Reine chez nos troupes.

et l'on partit vers l'est pendant que les projectiles hurlaient dans l'air... Les gens s'enfuyaient de tous côtés en une course folle, vers un endroit plus clément.

— Maman, maman, je ne vois plus, je ne vois plus, gémissait une fillette, courant les bras tendus...

L'enfant fut mis sur le chariot, ainsi que quelques vieilles personnes, jusqu'à charge complète.

— En avant, cria-t-on, si nous restons ici, nous sommes perdus ! Sur le Kluisberg mugissent de terribles démons...

Furieux on regarda vers la crête de collines, qui s'élevait sombre sous le ciel gris, là-bas au-delà de l'Escaut.

Enfin, l'orage s'apaisa un moment, mais de quelle horreur n'avait-il pas couvert le pays de la Lys et de l'Escaut !

La nouvelle de la catastrophe causée par le fléau se répandit. La majorité du village s'enfuit. Le bourgmestre et quelques citoyens se rendirent au Hoogewal.

Des soldats anglais offrirent du secours. Ils étaient munis de masques à gaz.

Et l'histoire continue :

« Les Anglais pénétrèrent par l'ouverture et virent un spectacle horrible. Des adultes et des enfants entremêlés étaient couchés les uns sur les autres, la plupart portaient encore sur le visage l'expression de la terrible agonie. Qui eut jamais pu se représenter pareille chose en Flandre. On y racontait volontiers les histoires romantiques et les légendes du passé, mais on n'avait jamais pu supposer qu'une guerre transformerait le pays, tel qu'on le voyait à présent.

Les soldats retirèrent les cadavres...

Les spectateurs s'effrayaient de tous ces morts qu'ils reconnaissaient. Ils échangeaient des réflexions trahissant la frayeur, l'horreur.

Leurs pensées se succédaient rapidement, car les anglais tendirent un enfant par l'ouverture, puis un autre, un troisième, trois petits, âgés à peine de dix ans; ils étaient là couchés, les poings serrés, les figures crispées, témoignant des souffrances qu'ils avaient endurées.

On coucha les corps les uns à côté des autres sur l'herbe; le docteur se pencha sur chacun d'eux et sa voix sombre retentit chaque fois en disant: mort!

Le bourgmestre nomma les victimes. Toute une famille avec sept enfants avait péri.

— Joseph, Marie! toute une famille exterminée, remarqua quelqu'un épouvanté.

— Mie Panné... deviez-vous atteindre pour cela presque cent ans, ajouta un autre, et le docteur

répéta toujours comme le coup lugubre du glas funèbre: mort, mort!

Des scènes semblables se déroulèrent dans les autres villages.

Beaucoup de ceux qui étaient atteints par les gaz, pouvaient encore fuir, mais les redoutables effets se révélèrent en cours de route.

D'aucuns s'arrêtant pour reprendre haleine tombaient; d'autres devenus aveugles hurlaient de peur.

En groupes nombreux les fuyards s'aventurèrent sur les chemins dangereux.

Les Anglais envoyaient des autos pour charger les plus grièvement touchés.

De malheureuses victimes rôdaient partout. Les uns cherchaient leurs enfants, les enfants appelaient leurs parents.

Quels spectacles!

On courut vers Courtrai, devenue libre; la ville paraissait un asile. La guerre était finie. Courtrai avait été bombardé, nous l'avons déjà mentionné. C'étaient des jours tragiques. D'ici de là les flammes s'élevaient, des maisons s'écroulaient, des chiens abandonnés aboyaient, des chats errants miaulaient prédisant des malheurs, ou en quête d'une proie. Beaucoup de citoyens abandonnèrent la ville, d'autres séjournèrent dans les caves jusqu'à ce que la faim les en chassa. Furtivement ils cherchèrent des aliments chez quelque boutiquier qui n'était pas parti ou chez un boulanger qui avait encore le courage d'allumer son four. Ils rencontraient des mines peu rassurantes, des individus louches, qui firent irruption dans les maisons pour voler, transportant leurs butins sur une charrette à bras ou sur une brouette.

Mais la vie revint bientôt dans les rues.

Beaucoup de soldats circulaient en ville, des camions croisaient dans toutes les directions. Des boutiques furent ouvertes, les habitants qui ne s'étaient enfuis, qu'à peu de distance, revinrent en hâte.

Le «fort», tel était le nom donné au couvent de l'Esplanade, — un pensionnat actuellement —, bâti sur l'emplacement où jadis étaient établies des fortifications, avait joué un grand rôle durant ces années.

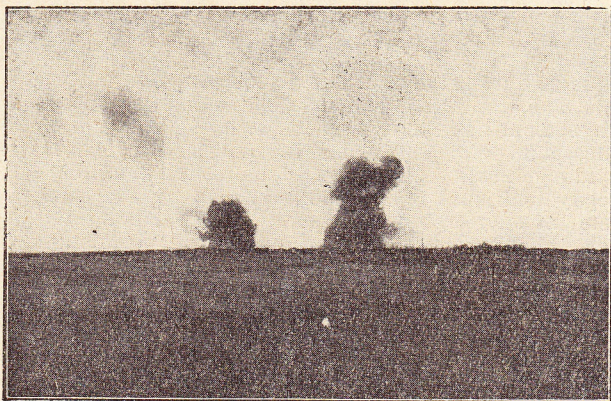
Le jardin était en pente vers la Lys. Il y a quelques jours un bateau y était amaré. Des vieillards, des infirmes, des invalides et la plupart des sœurs avaient été embarqués à destination de Gand. Quelques religieuses avaient pu rester. Les Allemands avaient employé le bâtiment comme ambulance pendant toute la période d'occupation.

Beaucoup de leurs soldats y avaient été opérés; dans le jardin se dressait le four où les docteurs faisaient brûler les membres amputés. Un grand nombre aussi y était mort; on avait dû agrandir considérablement le cimetière de la ville.

L'envahisseur était parti; dans l'hôpital il y avait à présent des Anglais de la secte des « Quakers »; ils soignaient des civils malades.

C'est là qu'on dirigeait le premier fleuve des victimes de la cruauté allemande.

L'hôpital était en effervescence; sur des camions, des autos on amena des civils, hommes femmes, enfants, des familles entières; quelques-uns d'entre eux blessés par des obus, mais la plupart atteints par des gaz. On en vit qui succombaient en luttant énergiquement contre la mort; d'autres au contraire, demandèrent gaiment aux docteurs pourquoi ils étaient envoyés ici. Ils se sentaient un peu indisposés, pas bien, — mais en plein air cela passerait vite. Quand ils étaient couchés de quelques minutes, le mal se révéla violemment. Les gaz étaient aussi traités dans leurs effets que ceux qui les avaient envoyés à l'improviste; dans beaucoup de cas, les conséquences n'en apparurent qu'après quelques heures, alors que la victime pensait avoir échappé. Les spectacles étaient affreux à voir



Explosion d'obus.

dans ces salles. Grands et petits, jeunes et vieux y étaient étendus, des familles entières étouffaient lentement; des enfants, dans leur angoisse, faisaient des efforts désespérés pour prendre l'air; se tournaient vers leurs parents pour prendre l'air; se secourus, hélas! leur père, leur mère se tordaient de douleurs. Des mains se crispaient, les poings se levaient, d'autres s'accrochaient aux barres du lit se redressant dans un mouvement convulsif la poitrine oppressée, les yeux sortant des orbites. Il y en avait qui râlaient, d'autres imploraient du secours, quelques-uns étaient devenus aveugles.

Les docteurs et les infirmiers firent ce qu'ils purent pour soulager ces infortunés, mais ils furent impuissants contre les meurtriers allemands, impuissants à faire échouer leur vengeance.

Bientôt la place manquait, le torrent des victimes affluait sans intervalles.

Dans un ouvrage, édité par la communauté religieuse, relatant les faits de guerre, l'écrivain raconte, que peu de temps avant le mouvement de retraite, on avait dirigé les malades et les infirmes vers Gand.

Quelques sœurs avaient pu rester; elles ne surent où donner de la tête.

Nous lisons :

Le 28 octobre 1918, c'est l'avalanche des asphyxiés d'Aveghem. D'une heure à huit, c'est un arrivage continu d'autos.

Des docteurs anglais viennent au secours de ces malheureux. Spectacle lamentable. Plusieurs sont administrés et les décès ne tardent pas.

Le travail se prolonge jusqu'à trois heures du matin; plus de trois cents malades doivent passer la visite; nous sommes débordées et si misérablement installées! Pas de lits, pas de linge! On les dépose dans l'herbe au petit jardin de l'externat pour les premiers soins; la respiration artificielle, puis enveloppés dans une couverture, ils sont déposés sur des brancards; voilà leur lit. Pauvres épaves, elles souffrent beaucoup, la plupart sont aveugles.

Les jours se succèdent et la besogne augmente; des demoiselles et des religieuses de la ville viennent nous aider. Les asphyxiés continuent d'arriver, entre autres les religieuses du couvent d'Aveghem; le notaire, l'instituteur; des familles entières arrivent ici et y disparaissent. Après quatre jours nous comptons 92 décès! Les veilles sont effrayantes, et cependant, faute d'aide, nous devons marcher encore, être sur pied, plusieurs nuits. Comme les avions survolent la ville et sèment des bombes partout, on ne peut avoir aucune lumière dans les salles ni dans la maison. Comment faire une tournée dans ces conditions? Pas étonnant qu'on tombe de temps en temps sur une civière ou près d'un malade. Parfois, dans l'obscurité on amène encore de nouveaux blessés. Et les cris de frayer de ces

pauvres gens quand ils entendent les avions!... On ne peut exprimer ces choses sans les avoir vues. Le 5 novembre on amène les blessés d'Audenaerde. Vers midi, grand mouvement en ville : on annonce le Roi; la musique joue. Le Roi dine chez madame Goethals. Il se retire vers trois heures, visite la clinique de M. Lauwers et passe devant la maison.

De notre visite à Courtrai nous écrivions ce qui suit :

— J'ai vu beaucoup d'horreurs pendant la guerre mais ceci fut la plus effroyable.

Ainsi parla le docteur anglais Herbert C. Manning à l'hôpital de Courtrai, où je lui rendis visite. Il désigna les civils qui moururent des atteintes de gaz.

— Oui, cela c'est tout ce que j'ai vu de plus terrible. Il était établi avec sa division : « Society of Friends », dans l'hôpital. Ces hommes et ces femmes appartenaient à la secte des Quakers, qui entre autre principe, défend de tuer même en temps de guerre, mais ils voulurent cependant rendre service à l'humanité souffrante bravant le danger, porter secours où cela était nécessaire.

Ici ils étaient impuissants.

Il y en avait aussi beaucoup souffrant du typhus.

Courtrai était donc envahie par les fugitifs; les hôpitaux regorgeaient de malheureux, le deuil régnait dans des milliers de cœurs. Dans l'hôpital du fort, quatre-vingts personnes étaient morts. On amena des victimes jusque tard dans la nuit. Sur la verte plaine on pratiqua chez beaucoup la respiration artificielle. Une des classes du pensionnat servit de salle d'opération et un praticien américain, le docteur Aidor, y était continuellement occupé avec tout son personnel. On dut se servir de petites lampes, car les avions allemands survolaient la ville et jetaient encore des bombes; et quand les explosions firent trembler le bâtiment beaucoup de blessés crièrent de frayer. La mort poursuivit jusqu'ici les malheureux exilés. Sûr des brancards étaient couchés des patients, loques humaines, des mutilés, des gazés, beaucoup d'aveugles. Des familles entières y moururent. Des sœurs et des demoiselles de la ville vinrent offrir leurs services.

Et dans la cave le domestique confectionna constamment des cercueils.

Les morts furent transportés en civière au cimetière; beaucoup de croix rappelleront longtemps les drames qui se sont déroulés entre la Lys et l'Escaut.

Les Allemands avaient occupé des positions favorables pour accomplir leur œuvre sinistre. De l'autre côté de l'Escaut le pays s'élève en une série de collines: le Koppenberg, le Hoofond, le Knok, le Muziekberg, le Edelareberg, le Wolvenberg et surtout le Kluisberg.

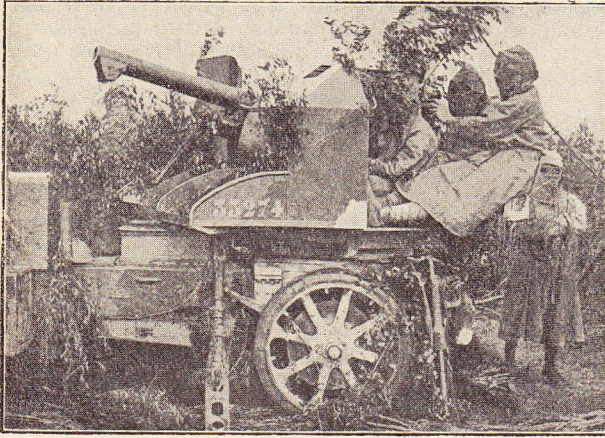
Une visite au Kluisberg montre, comment les choses se passèrent pendant ces jours.

De Berchem-les-Audenaerde un chemin conduit à Renaix. D'abord il monte fortement au-delà de Quaremont, jusqu'à l'auberge : « A la Station ». Puis il descend. A l'auberge je dois prendre à droite vers le Kluisberg.

Je suis ici au « Knok ». J'ai jeté un coup d'œil sur Quaremont, qui a aussi souffert de la guerre. C'est un village ancien remarquable par la découverte de beaucoup d'objets du temps des Romains.

Je regarde également du « Knok » la route de Berchem à Renaix. Quelques sentinelles anglaises montent la garde auprès de tas de bois. La route est solitaire. Un marchand ambulancier aide ses trois chiens à traîner la charrette. Je ne vois pas d'autre mouvement.

Il n'y a pas bien longtemps, c'était un des multiples chemins de douleur pour la population de la Flandre. Par là, les habitants de Berchem et de Ruin s'enfuirent lors du bombardement. Ils formèrent un long et triste cortège de réfugiés.



Des canonniers avec leur masque.

Une vieille femme me l'a relaté il y a quelques instants.

« J'étais enroulée dans une couverture, couchée sur une charrette trainée par deux vaches, me racontait-elle d'une voix cassée. Les animaux ne parvinrent pas à monter la pente. Nous nous arrêta- mes à mi-chemin, les grenades sifflaient au-dessus de nous, autour de nous. Les Allemands battaient en retraite; j'appelai un officier et lui demandais, s'il ne pouvait nous prêter un cheval. Il eut les larmes dans les yeux, quand il me vit; il commanda à deux soldats de chercher un cheval, de nous conduire au haut de la colline. Mais ils ne purent aller plus loin, car ils devaient occuper une position. Je ne pus de nouveau avancer plus loin avec mes bêtes; un cheval qui nous fut prêté traîna la charrette jusqu'à la ville. »

Hommes, femmes, enfants se hâtèrent dans une fuite désordonnée pendant que les canons vomissaient le feu par dessus l'Escaut. C'était le dernier orage déchaîné, il se calma brusquement. La gueule des canons bouchée, les fugitifs retournèrent dans leurs villages détruits.

La route de Quaremont est solitaire et délaissée.

Je prends le chemin de terre vers la gauche et j'arrive au château de monsieur Behaegel. Je vois des cornettes blanches aux fenêtres. Les sœurs du couvent incendié de Berchem y séjournent.

« Les Allemands ont niché pendant quatre ans au château », nous raconte la portière. « C'était pour diriger les dévastations dans les bois. Ils se sont très mal conduits, ils ont enlevé des meubles. Les derniers qui restèrent sur la colline étaient des uhlands. Ils entendirent que les Anglais arrivèrent à Quaremont et ils s'enfuirent. Je vois encore des munitions qui traînaient dans beaucoup d'endroits. La femme ajouta: « On ne vit plus tranquille. Dimanche dernier il est arrivé ici un terrible malheur. Trois hommes voulurent deviser un obus. »

Le lecteur devine ce qui s'en suivra. Toujours les mêmes histoires d'accidents.

« Ce n'était pas des enfants, insista la femme, mais des hommes de trente ans. Deux sont déjà morts à Renaix, le troisième n'ira plus loin.

Je suis allée, et j'arrive à un deuxième château où un général séjournait pendant longtemps. Il put contempler les vallées de la Lys et de l'Escaut. Tous nos beaux châteaux ont été occupés par des officiers supérieurs. C'était au début pour eux, le « frische, frohe Krieg. » — la guerre fraîche et joyeuse —. A Berlin, à Cologne, à Munich ils habitaient des chambres, aux prises souvent avec des difficultés d'argent, faisant l'impossible pour tenir leur rang. A présent ils vivaient vraiment leur temps. Ils régnaient comme de petits princes. Trois,

quatre autos étaient à leur disposition, et à l'écurie ils choisirent les meilleurs chevaux. Des soldats dressaient des tables luxueuses, ils servaient dans des plats d'argent ornés d'armoiries les mets les plus délicats. Un ordre et un concert militaire égayaient leurs repas. Ceux, qui en temps de paix, étaient ouvriers ou professeurs, vagabonds ou avocats, balayeurs de rue ou ingénieurs, portaient à présent le gris; ils s'inclinaient respectueusement devant son Excellence, le chef supérieur! Un autre ordre et les habitants de la commune durent rester dans leurs maisons, se coucher à sept ou huit heures; le prêtre n'avait rien à dire de son église, l'instituteur rien à enseigner dans son école. Cela était semblable aux scènes des contes de fées réalisées comme par des coups de baguette magique.

A quelque distance, là où les canons hurlaient, des milliers d'hommes étaient couchés dans des tranchées boueuses et puantes, en compagnie des rats et de la vermine, sales, amaigries, éreintées.

Mais quand « le chef supérieur » arrivait, ils redressaient une fois de plus leurs jambes raides. — Ces hommes dansaient comme pantins quand on tire la ficelle; mais pour ces maîtres elle allait loin derrière la ligne de feu, dans la chambre la plus luxueuse du plus beau château; quand il avait bien tiré la ficelle; quand les hommes sursautant, avançaient ou arrêtaient l'ennemi, alors le « grand chef » reçut une nouvelle distinction, en récompense de ses éminents services.

Mais au bout de la corde pendaient alors des corps raidis et ensanglantés, qui ne sauraient plus obéir. Ils furent jetés hors des tranchées, remplacés par d'autres que le « chef » appelait : « son matériel humain ». Puis le vin mousseux volé pétillait dans les verres, la fumée bleue des cigarettes également montaient en nuage; les mets exquis fumaient, la musique militaire donnait une sérénade. Pour eux la guerre était certainement « fraîche et joyeuse », autre chose que la vie serrée de garnison et les soucis de la caserne.

Ces idées me hantaient l'esprit quand j'escaladais le Kluisberg et que je vis notre Flandre sacagée, semblable à une immense peinture de vert et de pourpre, de gris et de blanc, de rouge et de jaune.

Le mur de fer allemand s'écroula, les armées reculèrent. Les grands « chefs » s'enfuirent de nos châteaux. Leur emprise était passé, leur force brisée. Beaucoup cachèrent leurs décorations et leurs galons d'or.

Mais avant d'abandonner la Flandre, ils dévasterent encore une des ses plus belles parties, ils développaient des nuages de gaz asphyxiants et je pensais aux paroles du curé : « Il apparaît clairement que c'est une vengeance, une vengeance basse, lâche. »

Ils mirent des batteries en position de tir; ils amoncelèrent des munitions, dans ces munitions il y avait des grenades asphyxiantes, des bombes à incendie.

Ils bombardèrent les passages de l'Escaut; ils le firent aussi à Avelghem et à Berchem.

Ils envoyaient aussi des projectiles infernaux vers l'intérieur du pays sur Tiegem, Ingoyghem, Ootegem, ailleurs, quoiqu'il n'y eut pas de mouvements de troupes.

Était-ce pour atteindre les civils ?

Le Kluisberg est dénudé... Les arbres majestueux ont disparu. Les Allemands ont abattu le bois. Des centaines de civils de Ruïen, Rozenaken, Orroir, Berchem, devaient couper des troncs et les réduire en charbons de bois. Je vois encore entre les souches les larges taches noires.

Des rails rouillés sur lesquels roulaient les waggonnets descendent encore les pentes. Un magnifique paysage naturel est détruit.

Le charbon de bois entre dans la fabrication des munitions.



Les Carabiniers au feu. Episode de la bataille l'Yser en 1914.

La Belgique ne dut pas seulement livrer ses métaux, mais aussi son bois, la force musculaire de ses habitants devaient servir dans la lutte contre ses propres fils.

J'arrive à la tour d'observation où en temps de paix des milliers de visiteurs vinrent contempler le magnifique panorama. L'escalier en fer est à moitié détruit. Les murs lézardés. Je lis encore sur les murs les noms des visiteurs. Il s'en est ajouté d'autres avec la mention : « évacué d'Arras, de Douai, et d'autres villes françaises. Ceux-là ne

visitaient pas le Kluisberg en touristes, mais en condamnés aux travaux forcés.

Les villas, les restaurants sur le versant vers la Wallonie sont fermés partout. Quel fleuve de doux souvenirs n'évoquent-ils pas à notre esprit! Ah! les excursions joyeuses au Kluisberg, à la belle montagne des Flandres.

Vous rappelez-vous, Gantois, comment vous retournâtes dans des chars ornés de branchages verts, en chantant vos chansons dans le calme du soir. Je demeure longtemps ici. Les chemins pou-

dreux descendent en sillonnant vers des petites fermes et des chaumières. L'Escaut s'étend comme une mer et à l'autre rive Avelgem et Kerckhove montrent leurs effroyables meurtrissures. Je regarde jusque loin dans la Flandre, où les toits rouges se détachent sur les murs blancs, mais l'air gris y forme maintenant le voile du deuil récent. Partout on a le cœur gros et lourd; quand les gens vous parlent de la dernière lutte, les larmes coulent : « Ce fut terrible; comment surmonterons-nous cette crise! » se demandent-ils inquiets...

Je descend lentement la montagne vers Berchem, et d'en bas je jette encore un regard plein de tristesse vers la hauteur saccagée, martyrisée comme les halles d'Ypres et son église, comme Dixmude et Nieuport, comme tout le Veurne-Ambacht, comme les vallées de l'Yser, de la Lys et de l'Escaut.

De tout ce qui précède, le lecteur peut se faire une idée de la dernière tourmente de la guerre.

Nous devons mentionner encore quelques particularités. Arrêtons-nous un moment à Tiegem.

« Tous les chemins conduisent à Tiegem », dit Streuvels dans son livre sur ce village, qu'il appelle les « délices de la Flandre ».

Beaucoup d'arbres, dont il a fait mention, ont disparu...

L'église de Tiegem est remarquable.

« La vieille tour, lourde et grise, s'élève du milieu de la nef avec sa flèche élancée qui se dresse haut dans l'air, dominant tout ce qui l'environne. Elle paraît un géant énorme, le gardien, la sûreté de toute l'agglomération des petites maisons groupées autour d'elle. Cette tour date de l'an 1100. St-Arnould, étant enfant a dit ici ses premières prières sur les bras de sa mère.

Cette tour a vécu toute l'histoire; elle a vu naître et passer les générations, tant et si longtemps qu'elles ont pu par le frottement de leurs pas user les pierres de la base.

Est-ce que Tiegem aurait jamais vécu pareille histoire? est-ce que cette tour aurait à travers les âges aurait été témoins de faits comparables à ceux d'octobre 1918?

Oui, tous les chemins conduisent à Tiegem... Pour l'artillerie, le village était une proie facile, situé haut et découvert; les milliers de pèlerins le voyaient de loin quand ils venaient honorer St-Arnould.

Il comptait quatre cent six maisons... Les obus y pleuvaient; quarante habitations restèrent indemnes. Le bombardement dura quinze jours. Des 1800 habitants, nonante sept y perdirent la vie, assassinés par une vengeance lâche et perfide.

Tiegem était un des endroits où les avant-gardes anglaises et les arrière-gardes allemandes vinrent en contact, surtout au bois St-Arnould.

La colline de Tiegem descend vers l'ouest vers la plaine. Un bois, qui comble la vallée, se relève ensuite sur la pente d'une seconde colline. Là se trouve le lieu de pèlerinage de St-Arnould. Dans une clairière se trouve la fontaine de St-Arnould; une chapelle y fut bâtie, on découvrit, en 1817, que la source était en communication par une conduite en pierre avec un réservoir, qui se trouvait à l'endroit où s'élevait jadis le château. Anciennement on avait bâti des châteaux en ces lieux stratégiques. Rien d'étonnant que de pareils endroits reprirent leur importance durant la présente guerre, que la chapelle et le bois de St-Arnould furent le théâtre d'un combat.

Cependant ce lieu était bien poétique.

« On se sent là », écrit Streuvels, comme dans un temple immense, comme dans une cathédrale en pleine nature, un sanctuaire sous le ciel ouvert, entouré de murs boisés dans la profondeur d'une sombre forêt. L'atmosphère y est calme. Les seuls bruits viennent des chants des oiseaux, plus loin

dans le creux on entend le murmure de l'eau. Les feuilles des arbres restent immobiles...

Tout à coup la guerre apparut; il y eut des luttes violentes, des corps à corps avec des grenades à main, des combats à la baïonnette.

Les balles sifflaient aux alentours, des grenades explosaient... Le garde-forestier habitué à ne voir que des pèlerins paisibles, ne connaissant que les bruits charmeurs de la forêt, fut surpris par le fracas de la guerre.

Il eut une attaque et mourut. On l'ensevelit provisoirement près de la chapelle. Un cultivateur, De C..., s'était enfui avec sa femme dans la cave. Quel orage grondait autour d'eux. Des coups assourdissants se succédaient constamment.

Le bois gémit, la mort planait dans l'air.

Des Allemands firent irruption. Ils étaient poursuivis par des Anglais et voulaient sauver leur vie.

Encore une explosion formidable, suivie du bruit de pierres tombantes...

Un cri terrible... et quand le nuage de poussière et de feu se dissipa, on vit la paysanne étendue, baignée dans son sang. Un éclat d'obus lui avait arraché une jambe... Les Anglais avaient vu l'ennemi disparaître dans la ferme... Ils virent l'ouverture de la cave. Les Allemands devaient se trouver là, ils ne criaient pas « camarades » en levant les bras pour se rendre. Il fallait donc les surprendre sinon la mort sortirait de cette ouverture. Une grenade à main! C'était l'arme infernale pour les caves, les abris, les blockhaus.

Heureusement, les Anglais ne l'employaient pas ce moyen, personne n'aurait été épargné dans cette cave. Le paysan cria : « Civil! civil! » Il était trop tard.

Des coups de feu retentirent. Des éclairs jaillirent dans l'obscur abri, éclairant un instant la femme mourante, des gens effrayés au visage contorsionné, une mare de sang...

Civil! civil! cria-t-on de l'intérieur.

Les Anglais cessaient le feu. Les malheureux tremblants sortirent, portant les blessés; les Alliés les rassurèrent. Le paysan resta couché, il était atteint mortellement. Il mourut à côté de sa femme. On n'avait su leur porter aucun secours. La bataille continua. Il y avait encore des bandes d'Allemands réfugiés dans le bois; on entendit des cris, des coups de feu, des appels. Les soldats qui s'étaient réfugiés dans la cave se rendirent et furent conduits à l'arrière; d'autres continuèrent à protéger la retraite... Quand le calme était revenu, le patron et la patronne étaient morts.

Le bombardement continua, les boulets venaient toujours de la rive droite de l'Escaut.

Quelques personnes durent se réfugier dans les caves auprès du cadavre... Ceux-ci ne pouvaient cependant rester là. Combien de temps durerait le bombardement! La décomposition pourrait se produire et avoir les plus funestes conséquences.

Les enterrer? En Flandre on a beaucoup de respect pour les morts.

On estima ne pouvoir confier D. C. et sa femme à la terre, sans cercueil.

Quelques hommes cherchèrent du bois, arrachèrent des planches à une porcherie et de ce matériel ils fabriquèrent deux caisses.

Le village et le cimetière étaient maintenus sous le feu. On ne put s'y aventurer. Quelques prières et on les enterra provisoirement; plus tard on les conduirait au cimetière.

Puis vite de retour dans la cave, car l'orage muginait toujours. Des appels furent perçus par intervalles, c'étaient des fugitifs sur la colline. Les gens étaient trop affolés pour raconter ce qu'ils avaient vu, toute leur attitude exprimait la frayeur. Par contre ils firent comprendre que vers l'Est et vers le Sud les choses allaient encore plus mal.



Les masques contre les gaz.

Les années 1847-48 furent évoquées à cette époque; deux années de suite les récoltes manquèrent en Flandre, les pommes de terre furent attaquées par des maladies.

A ce moment-là une pareille catastrophe était suffisante pour amener la misère générale. Il n'y avait pas de communication comme maintenant, la famine éclata.

Streuvels écrit à ce sujet dans son ouvrage sur Tiegem :

« Les usuriers avaient le champ libre, car la misère pressa; celui qui avait du blé pouvait demander le prix qui lui convenait. Des pièces de terre, des fermes entières furent échangées contre quelques sacs de blé, de haricots; pour le dixième de leur valeur furent cédées de grandes propriétés; d'immenses fortunes se sont déplacées pendant ces années, elles se sont accumulées chez quelques paysans ou marchands qui avaient du blé dans le grenier.

» Que fit le commun des mortels pendant cette crise? Comment firent ceux qui n'avaient ni argent, ni blé? Aide et secours étaient insuffisants pour satisfaire les besoins les plus urgents. Chacun dut chercher à se tirer d'affaire. Tout ce que l'on peut imaginer fut converti en aliment, la nourriture des bestiaux fut moulu, ou cuite et mangée avidement. Les fourrages, les navets, les choux, les carottes, tout ce qui poussait sur les champs fut enlevé, dévoré comme par des bêtes de proie. Les miséreux couraient en bandes le long des routes tels des chiens affamés. On devait laisser les animaux à l'étable et garder leur nourriture; il arriva que la nourriture des chiens fut volée régulièrement par des gens qui faisaient le guet jusqu'au moment où les animaux furent servis. Les affamés tombaient et périsaient le long des chemins. La mauvaise alimentation et les privations ne tardèrent pas à faire sentir leurs effets : les maladies se déclarèrent.

» Dans les registres communaux on retrouve des

copies de lettres envoyées à la Province et à l'Etat pour implorer de l'aide. Le manque était général dans le pays, les secours étaient difficiles à obtenir. Le gouverneur et le ministre semblent douter du bien-fondé des réclamations; en haut lieu on demande des éclaircissements et des renseignements sur l'étendue de la misère.

» Le glas funèbre sonnait continuellement, ce bruit lugubre était comme une menace perpétuelle qui pendait au-dessus du village inspirant la terreur aux vivants. Les gens étaient tellement effrayés par la mort, — celle-ci était si fréquente — que celui qui donnait quelque symptôme de maladie, était considéré comme irrémédiablement perdu; abandonné à lui-même, il put attendre sa fin sans aucun secours. Des familles entières moururent en quelques jours. Des fermes étaient abandonnées, tous les propriétaires ayant disparu, personne n'osa y mettre le pied. Dans l'une d'elle, un fils vit en peu de temps enterrer son père et sa mère; puis il vit mourir l'un après l'autre ses cinq frères et sœurs. Lui seul survécut, il était tellement effaré qu'il n'osa rester dans la maison, il quitta le village; on ne le revit plus jamais.

» Les charpentiers avaient suffisamment de travail à faire des cercueils; les administrations communales en commandèrent des douzaines à la fois. Le fossoyeur devait demander de l'aide pour pouvoir accomplir sa tâche.

» A Tiegem existait la coutume qu'à chaque décès deux hommes du voisinage sonnaient les cloches. Un matin quatorze de ces sonneurs se trouvaient à la fois réunis à l'église attendant leur tour. On peut en conclure que le glas dura à peu près toute la journée, les gens n'avaient d'autre sujet de conversation que celui de la mort. Pierre Lamothe et Vandemeulebrouck attendirent aussi leur tour. L'un dit à l'autre :

— Je suis curieux de savoir qui de nous deux mourra le premier.

— Moi aussi, répondit l'autre.

— Ils restèrent quelques instants silencieux, pensant à la situation atroce qui leur était faite. L'un d'eux reprit :

— « Mais nous sommes des imbéciles, le paysan Vanneste a toute une grange de féverolles. Il ne dépend que de nous d'entrer en leur possession nous ne succomberions tout de même pas de fait.

« — C'est vrai, répliqua l'autre.

« — Il semble qu'ils ne s'approprièrent pas les féverolles, car huit jours après ce dialogue on sonna pour l'enterrement de Vandemeulebroeck, et encore huit jours plus tard ce fut le tour de Pierre Lamothe.

» Les gens étaient à cette époque plus honnête qu'à présent.

» En 1846 au début du fléau il mourut à Tiegem 114 habitants sur 2000.

» En 1847, la première année, 200 habitants disparurent.

» En 1848, cent quinze.

» Il est intéressant de feuilleter les livres de l'état civil à cette époque; ils nous renseignent sur la mentalité des gens.

» En 1846 il y eut 13 mariages et 53 naissances.

» En 1847 il n'y eut que 6 mariages et 40 naissances.

» En 1848 il y eut 17 mariages et 48 naissances.

» A partir de ce moment la situation s'améliora lentement, mais d'une manière insuffisante les maux causés par le terrible fléau se feraient sentir encore bien longtemps. La maladie vous surprend comme un coup de tonnerre, mais la convalescence, la guérison exigent beaucoup de soin et d'entretien. Il faut des années avant que la situation ne devienne normale, avant qu'un nouveau bien-être relatif règne parmi le peuple. Rien d'étonnant



L'attaque a échoué ; les Allemands s'enfuient dans le bois

dès lors que même après la disparition du mal, alors même que les décès avaient diminué, que les besoins étaient encore considérables chez les masses et qu'on endura encore de cruelles privations.

Ainsi écrit Stijn Streuvels dans son « Tiegem. » Rien de plus naturel qu'on ait souvent rappelé ce temps. Maintenant aussi, il y avait des usuriers qui accaparaient les aliments, faisant des victimes nombreuses, sacrifiant à leur cupidité la vie de leurs concitoyens par la misère.

Mais qui eut soupçonné que des fléaux plus terribles que ceux de 1847-1848 s'abattraient sur ce village et sur les alentours ?

La situation actuelle était tellement effroyable qu'on n'eut pu se l'imaginer, on en parlera longtemps avec terreur.

La cloche ne sonnait plus comme en 1847-1848.

Les gens succombaient sous la fumée de l'artillerie, sous le roulement formidable du tonnerre, venant du Kluisberg.

Et ces combats !

Du bois St Arnould, ils s'étendaient vers Barrière et Kaster; ce furent de récits de nouveaux drames.

Beaucoup de villageois se réfugièrent dans la cave du couvent. Le fils de monsieur L..., directeur de la fabrique, voulut s'y rendre aussi avec un camarade. Ils atteignirent le bâtiment prêts à descendre dans la cave... Tout à coup... un coup terrible... et les deux jeunes gens s'affaissèrent... morts. Une grenade avait coupé deux vies précieuses.

Le respect pour les morts est grand, disions-nous. Quelques membres des familles ou des voi-

sins voulurent même tenter l'impossible pour rendre les honneurs à des trépassés.

On transporta un jour, un cadavre au cimetière; profitant d'un moment d'acclame. D'ici de là il tomba un obus, mais on ne pensa pas au danger. Arrivé au cimetière, la tombe fut creusée.

Est-ce que l'ennemi observa ce mouvement ou fut-ce une coïncidence? Tout à coup un violent bombardement éclata.

Les porteurs et le fossoyeur prirent la fuite, abandonnant le cercueil, il resta ainsi pendant deux jours; des incendies éclatèrent dans les environs, des toits s'effondrèrent, des murs chancelèrent et s'écroulèrent avec fracas.

Des drames! Toujours des scènes terrifiantes. On raconta que des familles entières étaient exterminées. Les caves étaient si faibles et les grenades si puissantes.

Des voûtes s'écroulèrent; plus tard on retira des cadavres de dessous les décombres. D'autres fois c'étaient les gaz qui y pénétraient, y provoquaient des scènes dramatiques comme nous en avons déjà racontées. Van D... perdit la vie avec sa femme et ses cinq enfants. Dans une ferme il y eut sept morts : la femme, trois enfants, deux tantes et la servante... L'homme seul fut épargné! Chez monsieur Thriphon Callens, dans la rue de la Chapelle, il y avait quarante personnes dans la cave. Es entendaient avec frayeur les explosions. Beaucoup invoquèrent surtout St Arnould, patron du village. Des enfants pleuraient. Spectacle habituel des caves en ces jours de malheur.

— Des gaz, cria-t-on, tout à coup

L'air était déjà empoisonné.



Les derniers fugitifs pendant l'offensive de 1918.

Tout le monde fuyait, ces refuges ne préservent pas contre cet élément. Beaucoup de malheureux étaient déjà atteints et périrent bientôt. Ce fut de nouveau la fuite. Une femme enceinte, pour se soustraire aux projectiles, dut se jeter dans un fossé, à moitié rempli d'eau. Tant d'enfants sont nés au bord des chemins, le long des routes.

Beaucoup de paroissiens avaient pris refuge à la cure. Certaine nuit on sonna violemment. Ce

serait probablement de nouveaux fuyards cherchant à se mettre en sûreté. Peut-être aussi vint-on demander le prêtre pour assister un mourant.

L'ecclésiastique monta et ouvrit la porte.

Un homme, sauta à l'intérieur en disant :

— Monsieur le curé, les Allemands me poursuivent, ensevelissez-moi vivant.

Le prêtre reconnaît le malheureux. Il était devenu fou de peur, il veut le faire descendre dans la cave.

— Vous devez m'enterrer vivant, répéta-t-il. Brutalement en poussant un cri il s'élança avec fureur sur le curé, et le saisit à la gorge pour l'étrangler.

De la cave on avait entendu le bruit; on accourut.

Il était temps. L'insensé s'enfuit, dans la nuit obscure, dans le feu et la tonnerre, criant à tue-tête : « Vous devez m'enterrer vivant! »

Le lendemain matin, un camion anglais passa, l'homme s'élança devant la machine qui put stopper à temps.

Le fou cria, hurla; les Anglais comprirent; ils chargèrent le dément sur l'auto, le lièrent et le transportèrent à Courtrai. Il y mourut peu de temps après son arrivée.

Vingt-cinq fermes furent complètement brûlées. Dix-neuf maisons s'écroulèrent entièrement, les autres furent fortement endommagées.

Voilà quelques-uns des faits qui se sont déroulés à Tiegem.

Nous décrivions comme suit notre visite au village :

Le soir est descendu sur la terre. Toute la journée, je n'ai eu sous les yeux, dans ce pays meurtri, que des ruines, des décombres; je n'ai rencontré que des hommes, qui la mort dans l'âme, s'efforçaient de faire quelques réparations à leurs demeures pour se procurer un abri pendant la froide saison. Heureux, ceux dont la maison est encore habitable.

Les moulins sont arrachés de leur monticule, des portes sont projetées sur le sol, les vergers à moitié détruits; des décombres, c'est tout ce qui reste d'une ferme.

Parfois une petite croix; elle indique la tombe d'un Américain ou d'un Anglais. Il y eut ici peu de morts.

La guerre était surtout dirigée contre les civils. Les gens qui sont revenus et ceux qui sont restés en sont navrés. Ils en ressentent toute la criante injustice. Ils étaient inoffensifs, c'est cependant contre eux que le feu fut déchaîné.

Est-ce que les prisonniers allemands qui réparent par ici ou par là les chemins ressentent tout l'odieuse de cette conduite? Ils courbent honteusement la tête, travaillent sombrement; leur uniforme a pris la couleur de la terre grasse, jaune, boueuse.

J'en vis partir un groupe d'Audenaerde, munis de bûches; ils devaient aller déblayer des ruines... Leurs chefs sont partis, ils purent encore s'enfuir, beaucoup abandonnèrent leurs hommes pour mettre leur personne à l'abri. Ils avaient appris que le vent de la révolution soufflait... que la lutte était désespérée, que les grands maîtres abandonnaient Bruxelles... J'arrivai tantôt à Kaster chez le curé M. Claerhout. Kaster est un vieux village bâti sur une colline. Il fut naturellement endommagé. Claerhout est un savant, un de ces hommes remarquables du genre de Verriest, De Bo, Van Hee, Huys, etc. Son petit village a quelque chose d'unique en Europe, un musée régional de culture populaire. Il a beaucoup voyagé, il est membre de plusieurs sociétés scientifiques, il correspond avec des savants étrangers, le milieu qu'il habite n'est pas scientifique, tout au contraire, c'est une petite paroisse dans le cœur de la Flandre.

Il n'est nullement attristé d'être curé de ce petit patelin. Kaster est d'ailleurs une localité selon son cœur.

« Cette colline, dit-il, en me la montrant, est une des quatre terrasses de l'époque des Glaces, quand naquit le lit de l'Escaut. C'était aussi une partie de la ligne avancée des Romains, quand ils occupaient à peu près toute la Belgique. On a trouvé ici beaucoup d'antiquités, entre autres des objets de l'âge de la pierre. Je découvris moi-même des pièces précieuses pour mon musée. Voyez ce coin conservé du vieux temps non faussé, resté tel quel

avec tous ces auvents blancs se dessinant sur fond vert; avec ses moulins blanchis, ses chemins, ses sentiers sinueux.

En parlant il me montre l'horizon lointain, sur lequel s'étend silencieusement l'ombre du soir. Cette contrée est maintenant malheureusement endolorie. Et, dire que ce sont précisément les malheurs de la guerre qui m'envoient par ici.

J'ai grimpé sur la colline, traversant des ruines et des décombres, puis par un corridor étroit, j'arrivai à une petite porte où pendait la sonnette de la cure. Celle-ci est une vieille beauté, d'apparence respectable. La servante me conduit dans une salle, où se trouve le lit de Claerhout, à côté de meubles et d'objets de l'église.

— Vous ne devez pas trop regarder, me dit-elle, nous n'avons que deux chambres. La maison a beaucoup souffert du bombardement. Claerhout me fit la même recommandation, puis il me parle du « magasin. »

— « Il y a vingt ans, j'ai été chez vous, lui dis-je. C'était à Pittem, pour vous parler de dérivés de noms de lieux.

— Ah! oui, je m'en souviens en effet... Je me suis occupé beaucoup de cette étude pendant la guerre. J'avais du temps. Nous étions ici comme prisonniers; on nous avait coupé les ailes...

Il y a déjà vingt ans. — Je m'en souviens encore bien. — Tout pensif il tire des bouffées, de fumée de sa pipe.

Je voudrais savoir à présent ce qui s'est passé à Kaster pendant la guerre.

— Oui, l'orage nous surprit à l'improviste. Il se déchaîna du côté de l'Yser, mugit au de là de la Lys, puis vers l'Escaut. Ce fut vite fait. Tout le monde dans les caves pour se préserver des grenades, puis la fuite causée par les gaz! Dans cette petite paroisse, toutes les maisons sont endommagées, dix-sept sont brûlées, parmi elles plusieurs fermes. Sept civils sont tués.

M. Claerhout en a dû enterrer lui-même; quelques-uns sans cercueil. Puis il s'en alla aussi pour échapper des maux plus grands. Avelgem, Tiegem, Olsene ont beaucoup de morts à pleurer.

— Et le musée?

— Il est un peu détérioré, mais je saurai le remettre en ordre. Les vieilles monnaies sont perdues, des lettres de savants étrangers furent brûlées. Mais j'ai retrouvé heureusement mon « Goeden dag ». Et maintenant nous collons, replâtons, bouchons; il faut restaurer autant que possible notre malheureuse paroisse.

M. Claerhout est un homme, à mettre lui-même les maisons à la pâte.

Des femmes en capuchon, des jeunes filles avec un châle sur les cheveux, descendent de la colline. Il y a eu un service funèbre. Il y en a tant maintenant dans le pays entre la Lys et l'Escaut; on prie, on pleure dans les temples lézardés, sous les voûtes trouées des églises.

— Le curé de Ingoyghem disait la messe dans son salon; les fidèles stationnaient dans le jardin.

— Ici il pleut à l'intérieur de l'église. Qu'on nous envoie du carton bitumé. J'en ai déjà demandé au ministre, me dit le curé Claerhout; je réparerais moi-même, donnant ainsi l'exemple aux villageois.

A Kaster, le tout petit village, on a enregistré sept tués, mais combien n'y en a-t-il pas qui ont contracté une maladie. Combien d'autres sont atteints sans s'en douter?

J'arrive à Tiegem. Le soir enveloppe dans son linceuil le triste paysage. Dans le temps des centaines de lumières apparaissaient aux pieds de la colline; elles scintillaient pour vous encourager, elles éclairaient tant de maisonnettes flamandes, il faisait chaud et bon.

Notre peuple y habitait heureux et content de son sort. Maintenant il n'y en avait plus que quel-



Manifestation anti-activiste à Anvers en 1918.

ques-unes, éparpillées, semblables à des bougies brûlant dans une mortuaire.

Tiegem! nom joyeux! du moins en était-il ainsi jadis. Un endroit délicieux, un séjour d'été, un lieu pour les peintres. Des villas, des hôtels s'étaient érigés. Les touristes y vinrent volontiers, les pèlerins aussi. On y jouissait d'horizons magnifiques; pas de bruit, des lieux de plaisirs modernes.

Dans la vallée, est située le bois avec la chapelle. De larges vallées y conduisent le promeneur.

Et les moulins! Ils sont simples et rustiques les moulins des Flandres. Quelques-uns datent du moyen-âge.

Le « Bergmolen » de Tiegem date de 1267. Un croisé l'avait bâti. A l'intérieur est conservé une image du XII^{ème} siècle représentant Moïse, le patron du Bergmolen.

Ce sont là des souvenirs; jetons un regard sur les réalités du moment.

Les maisons endommagées grimacent lugubrement dans l'obscurité; la pluie perce de toute part. Tiegem fut horriblement saccagé par un bombardement qui dura quinze jours.

Qui pourrait m'en parler avec plus d'autorité que M. le curé Marcou, qui resta ici durant tout ce temps?

En passant une palissade j'arrive à la cure située près de l'église. Je sonne, la servante vient m'ouvrir. Je demande le prêtre. Il n'a qu'une place pour me recevoir un peu convenablement, c'est une anti-chambre.

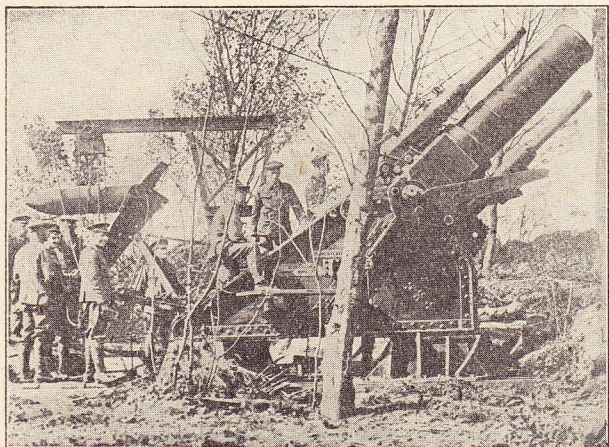
La servante apporte une petite lampe. Il n'y a pas d'autre éclairage, on peut s'estimer heureux avec ceci.

Le village est encore un désert, peu de personnes sont revenues.

Beaucoup se sont fixées ailleurs, souffrantes et malades.

Le curé me raconte l'histoire des derniers jours. Lui aussi est d'avis que c'était visiblement une vengeance de l'ennemi. Un pareil bombardement pour quelques combats d'arrière-garde? Non, Tiegem était un but facile, exposé à l'artillerie ennemie. Le prêtre me décrit les drames écoulés dans les caves, dans les fermes, le long du chemin. Quels jours et quelles nuits n'a-t-il pas passés!

Aussi longtemps qu'il y eut des paroissiens, il ne voulut pas abandonner son poste. Aujourd'hui il avait visité les environs. Il avait entendu des plaintes partout. Du côté du canal de Bossuyt l'ennemi avait fait sauter des églises et ses tours avant sa retraite.



Artillerie lourde anglaise.

Tiegem est cependant un des villages les plus éprouvés. Quarante-vingt-dix-sept morts jusqu'à présent! S'en ajoutera-t-il encore! Probablement, car bien des personnes sont malades.

Le curé prend une liste. Il l'a lue ce matin à l'église; des familles entières ont été fauchées.

Ecoutez, dit-il, et monsieur Marcou lit :

« Geelfliet femme et enfants tous morts.

Verbrugge Remy, sa femme Elodie et trois enfants, tous morts.

Van Dorpe, sa femme et cinq enfants morts.

Charles Van Tiegem, le suisse de l'église, sa fille et ses trois enfants, morts.

Madame Van Tiegem, trois enfants, ses deux sœurs, et la servante, Marie Baart, tous morts. »

Et cela continue ainsi...

Cette liste témoigne de toute l'horreur de ces jours. Je l'écoute encore longtemps, puis je m'en vais triste par le soir maussade, patageant dans des rues boueuses.

Visitons Ingoyghem maintenant.

Ici aussi on me raconte des faits navrants. Une jeune fille court de l'étable vers la demeure; une grenade hurle au-dessus du verger; un coup, un éclair, de la fumée; la malheureuse git littéralement décapitée. On avait répandu ce bruit dans le pays que l'écrivain et l'orateur populaire Hugo Verriest était mort également. Je veux en savoir le fin mot, pour cela je me rends chez lui, à sa maison jaune bien connue. Pauline, la servante fidèle m'ouvre.

« Monsieur, le curé est malade », me dit-elle, aujourd'hui il est sorti pour la première fois de sa chambre, il est à la cuisine, entrez. »

Je suis un peu gêné... Je ne suis pas précisément en costume de cérémonie. Ma vieille veste toute froissée est trempée, les guêtres qui me montent jusqu'aux genoux sont couvertes d'une couche de boue grasse.

Mais, ici, cela n'a rien de surprenant, cela est peu de chose. Après tout ce que ces braves gens ont vu.

« Entrez, me dit Pauline, et poussant une porte je vois le bon curé, affalé dans son fauteuil, une écharpe autour du cou. Il me saisit la main, la presse longuement, il est visiblement satisfait de ce que quelqu'un vient le voir.

« Vos amis, et ils sont nombreux, veulent savoir comment vous allez », lui dis-je.

« Vous mangerez une tartine, vous boirez une tasse de café », commanda la servante.

« Mais Pauline, lui répliquais-je.

« Oui, oui, vous prendrez quelque chose », confirma Hugo Verriest. « Donnez-moi le bras, nous causerons dans ma chambre. »

Réception simple mais cordiale! Il est vrai que dans la chambre je lis une devise inscrite sur la

cheminée : « Ici, les amis sont chez eux ». « Hier zijn de vrienden thuis », et quoique nous ne puissions pas nous asseoir dans cette chambre endommagée la devise reste toujours vraie. Nous nous rendimes dans une chambre à droite, où à côté d'un lit, se trouve un poêle ronflant, et une table chargée de livres, de papiers. J'examinai minutieusement la physionomie de Hugo Verriest.

Il a maigri, vieilli, mais les yeux brillent encore pleins de vie comme par le passé, le sourire apparaît parfois sur les lèvres un peu pendantes.

C'est toujours la même voix douce, son langage coulant, écouté avidement partout.

« Oui, j'ai été gravement malade, me dit mon aimable interlocuteur. Est-ce des gaz que les Allemands nous envoyaient? est-ce du séjour prolongé dans la cave? Je ne le sais pas, mais j'ai été cloué dans le lit, j'en suis sorti aujourd'hui pour la première fois.

Dans la cave, lui demandais-je?

Et j'entendis alors de Verriest, le récit de ces jours où le dernier ouragan de la guerre s'attardait sur Ingooigem :

Appelé à la porte par deux officiers, parlant avec eux, il échappa par miracle à la mort. Un obus tombait près d'eux, tuant raide les chevaux.

Il restait pendant une semaine dans la cave avec trente villageois, pendant qu'un violent bombardement terrorisait toute la contrée.

Des Anglais lui conseillèrent de fuir.

Une autre commun- cruellement éprouvée était celle d'Avelgem. Ce village est situé au bord de l'Escaut. Le passage du fleuve y fut disputé.

L'Escaut y avait débordé et formait dans les prairies avoisinantes un vaste lac.

Avelgem était à la merci des canons.

Les habitants n'y avaient pas fui. Ils croyaient aussi que la guerre y passerait rapidement.

Les Allemands firent sauter les ponts et se retirèrent.

La gare et les lignes des chemins de fer furent détruites. Le pont au-dessus de l'Escaut à Berchem fut également anéanti. A cet endroit de l'autre côté du fleuve est situé Kerkhove, commune de la Flandre Orientale.

Nous savons par les descriptions du Kluisberg comment les choses se passèrent à Berchem. Beaucoup d'habitants avaient fui vers Audenaerde, courant d'un danger vers un autre, car Audenaerde ne fut pas épargné ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Avelgem était abandonné par les Allemands, les Anglais s'approchaient bientôt. La population leur apprit que l'ennemi avait reculé.

Les Anglais montèrent prudemment à la tour, épèrent les alentours, puis disparurent.

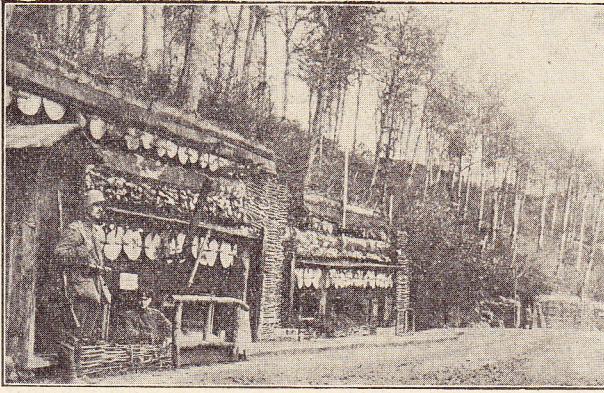
Un violent bombardement fut déchaîné.

Les obus pleuvaient sur le village; des toits s'effondraient, des maisons entières furent rasées. Enfin le gaz asphyxiant compléta l'attaque barbare, il pénétrait partout. Une fuite générale s'ensuivit. Beaucoup de personnes étaient saisies par la mort dans leur abri même. Décrire toutes ces scènes? Elles sont identiques à celles d'Olsene, de Tiegem et d'ailleurs. Les victimes furent ici au nombre de trois cents.

Nous avions déjà eu connaissance de l'affluence qui se produisit à l'hôpital de Courtrai, du nombre considérable de décès, de la disparition de familles entières.

Le bombardement dura jusqu'après la chute d'Audenaerde, ce qui força les Allemands à abandonner aussi les collines situées au delà du fleuve. Le village était fortement saccagé, la tour et l'église portèrent des traces profondes de l'effroyable orage.

De loin, on aperçut la tour en ruines, s'élever au-dessus de la vallée de l'Escaut comme un monu-



Un abri des Allemands.

ment en deuil dominant cette région dévastée. Nous trouvons encore une relation des événements survenus dans un ouvrage des Sœurs de Charité, traitant de leurs instituts pendant la guerre. On y parle notamment de St-Denis.

Le 28 septembre 1918 les sœurs reçurent ordre de quitter le couvent, les Allemands y établirent une ambulance. Les religieuses avaient été recueillies dans un autre institut de la commune.

On se rendit parfaitement compte que les Allemands n'étaient plus à leur aise. Quelques soldats affirmaient que la guerre était finie, ils ne contenaient pas leur joie. Les indices de la débâcle apparaissaient de plus en plus. Une semaine durant on vit de longs cortèges de civils réquisitionnés et des évacués du front, des hommes traînant des charrettes, des femmes, des enfants, accablés de douleur et de misère.

Des malheureux moururent le long du chemin, épuisés par la fatigue et les privations.

Les hommes du village reçurent aussi l'ordre de se rassembler pour être transportés. Celui qui refuserait d'obéir serait fusillé : malgré cette menace une cinquantaine seulement se présentèrent. Les autres se cachèrent surtout dans le couvent. Les Allemands voulurent ensuite évacuer le village. Les paysans refusèrent obstinément, car ils savaient bien comment tout serait livré au village. Les Allemands firent pendant la nuit irruption dans les maisons en enfonçant les portes. Ils chassaient les hommes, les femmes, les enfants à la rue, fracturaient les meubles, obligeant même les malades à vider les lieux.

Ils voulurent aussi faire évacuer le couvent où les Sœurs de Charité avaient trouvé un refuge. Là on refusa de partir, bravant leurs instances répétées dans lesquelles les Allemands insistaient sur le danger. Rester, c'était se vouer à une mort certaine.

« Alors, nous mourrons, mais nous ne partons pas », leur fut-il répondu résolument.

Les villageois imitant cet exemple restèrent pour la plupart. Un grand nombre parmi eux s'abrita dans les caves du couvent; ils étaient rassemblés à environ cinq cents.

Le village fut bientôt bombardé.

Le 21 octobre l'ennemi partit. Des grenades anglaises tombèrent. Avant son départ l'ennemi fit sauter l'église puis s'éclipsa.

Vers sept heures on vit des soldats traverser les prairies, ils avançaient de quelques mètres, se couchaient à terre.

« Ce sont des Anglais, disait-on dans la cave.

« Non, ce sont encore des Allemands », répondirent les autres.

Doute cruel!

Un villageois entra en coup de vent, criant :

« Les Anglais sont là! »

Ceux-ci étaient méfiants, ils ne savaient pas si le village était encore occupé.

Les habitants leur crièrent que l'ennemi était parti, et coururent au-devant de leurs libérateurs. La joie débordante se manifestait librement.

Les Anglais poursuivant l'ennemi, la commune fut en un instant envahie de Tommies.

L'artillerie aussi arriva, une dizaine de gros canons furent placés derrière le couvent français.

Ils ouvrirent le feu le 22 au soir.

Les Allemands ne laissèrent pas attendre la réponse. Eux aussi avaient choisi leurs positions et ici s'ouvrit ce que les communiqués appelaient un duel d'artillerie.

Malheur aux lieux qui furent les victimes de pareils duels!

La guerre fut menée surtout par l'artillerie entre la Lys et l'Escaut. Des batailles proprement dites n'y eurent pas lieu.

Le couvent français devint nécessairement un but à l'artillerie ennemie.

Les gens ne pouvaient y rester, il y pleuvait des obus

Tous coururent vers l'institut des Sœurs de Charité où les caves étaient comblées.

On écouta fiévreusement le tonnerre des canons. Des projectiles arrachaient des pans de mur. On sentit continuellement la menace de la mort.

Quelle situation parmi ces centaines de personnes entassées parmi lesquelles se trouvaient des vieillards infirmes

On y manqua de nourriture, de boisson, il ne fallut pas songer à dormir. L'air était pestilentiel, la respiration difficile. On ne savait pas quel danger menaçait encore. La mort rôdait aussi à l'intérieur du bâtiment. Ce ne fut que plus tard que l'on s'aperçut que les Allemands avaient laissé partout des paquets de dynamite, ils en avaient caché dans des boîtes d'allumettes, dans d'autres objets, insignifiants. C'est bien l'esprit de vengeance d'un meurtrier sournois et vindicatif?

Les Anglais firent heureusement sortir tout le monde. Les autorités estimèrent que la situation n'était pas tenable, que l'ennemi tirerait avec des boulets asphyxiants. Résigné, on partit sous la conduite de soldats anglais qui se montrèrent très serviables. Les vieillards, les malades, les infirmes attendirent des autos, il ne leur aurait pas été possible de se déplacer à pieds. Les réfugiés devaient traverser le feu dans la direction de Goygem.

Les Anglais prévinrent que tout le monde devait se jeter à terre chaque fois qu'ils donneraient l'exemple. A Goygem on passa la nuit dans le refuge habituel le lendemain on continua la route vers Dottignies; là aussi des boulets tombaient. Enfin on arriva dans un asile, à Mouscron.

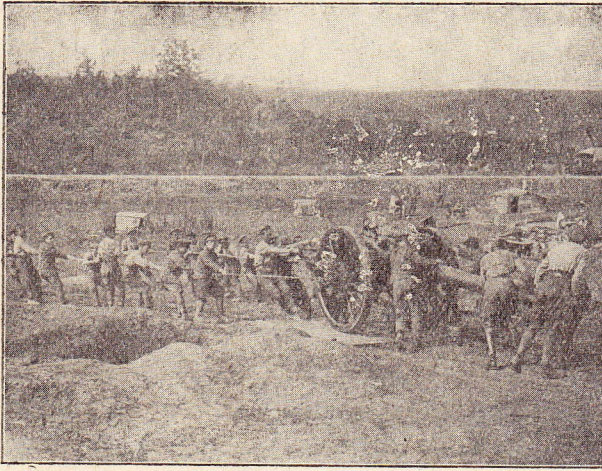
Des autos étaient partis à St-Genois, pour chercher les malades, les infirmes. Beaucoup d'entre eux étaient paralysés par la peur. On dut les transporter comme des enfants. Heureusement des soldats complaisants et des civils dévoués, tel l'instituteur, s'empressèrent de rendre services. Sept de ces vieux moururent à Mouscron. La mère-supérieure du couvent décéda également le 6 novembre. Quelques sœurs étaient allées de nouveau à Courtrai, pour y soigner les victimes atteintes par les gaz.

Quand les Sœurs de Charité revinrent après quatre semaines elles trouvèrent leur institution dans un état lamentable.

Les murs et les greniers étaient troués, les toits arrachés, les carreaux brisés, les meubles cassés, bien des choses avaient disparu.

Plus de poêles, pas d'abris par un froid très vif.

Les Allemands qui avaient occupé le couvent le délaissèrent comme un fumier, au vestiaire on trouva des lambeaux de chemises, de draps, des tabliers, des mouchoirs, des jupes, des habits, des cordes, des tapis sales, des couvertures, des sacs,



Canon anglais en position de tir.

des boîtes, des conserves moisies, des os rognés, de la viande gâtée, des cruches, des seaux remplis de saletés...

Il en était ainsi à peu près dans toutes les chambres. Au salon on ramassa les ordures à la pelle. On y découvrit aussi une grande quantité de dynamite, pratique scélérate dont nous avons parlé plus haut.

La messe fut célébrée au patronage ouvert de tous côtés au vent et à la pluie.

Puis vinrent les voleurs qui dérobaient tout ce qu'ils pouvaient emporter du peu qui avait été gardé. Ces procédés honteux se pratiquaient sur une grande échelle un peu partout. Une de nos connaissances revint à Wevelgem. Il vit devant sa porte, à son grand étonnement, une charette à bras, chargée de ses matelas et de ses meubles. Les voleurs étaient à l'intérieur, ils choisissaient ce qui put encore leur convenir.

Cela en plein jour!

Le propriétaire demanda aux gaillards qui leur donna le droit d'emporter tout cela.

On lui répondit que cela ne lui regardait en aucune façon.

« Mais c'est ma maison ».

« Cela ne nous regarde pas. »

« Vous déchargerez tout. »

« Non, vous pouvez nous faire accroire que vous êtes le propriétaire, nous ne devons pas ajouter foi à vos paroles. »

« Vous n'êtes, dans tous les cas pas les propriétaires. »

« Ce ne sont pas vos affaires, et laissez-nous la paix. »

Tel était le ton de la conversation.

Le propriétaire légitime dut chercher des concitoyens bienveillants pour faire décharger le butin.

Les choses se passèrent ainsi à cette époque! On n'avait aucune ou fort peu de protection.

Les Sœurs de Charité rendent, dans leur rapport, un hommage reconnaissant aux Anglais, qui leur rendirent de multiples services et leur donnèrent un solide coup de main pour nettoyer leur établissement.

Nous pourrions faire une relation semblable sur chaque village. Passons. Les Alliés se dirigèrent vers l'Est. Si nous regardons vers le nord le long de l'Escaut, les noms de quelques petits villages nous rappellent de tristes histoires.

Gavere, Asper, Eine, d'autres communes et hameaux furent lourdement rudoyés. Gavere est connu dans l'histoire. On y montrait encore la « mer Rouge », la place où selon la tradition eut lieu la

bataille où les Gantois défendirent vaillamment leur libertés. Combien de fois n'avons-nous pas remarqué au cours de cette guerre, que les mêmes endroits reviennent dans la chronique de la misère et de la souffrance. Il en fut ainsi de Gavere. Il y avait un pont sur l'Escaut. Derrière ce point de passage s'étend le village, sur une hauteur, en proie facile à l'artillerie. Ceux qui y sont restés, et ils furent très nombreux, y ont passé des jours troublés.

Gavere devint une grande ruine, quoique nous ne puissions pas parler ici de dévastations comme dans les régions de l'Yser et d'Ypres.

C'était à Gavere que les Français tentaient de franchir la rivière. Le combat se déplaça de la sorte vers l'Escaut.

Des événements remarquables se déroulaient, entr'autres à Beirlegem.

En octobre on vit arriver ici beaucoup de régiments composés de soldats fatigués, amaigris, découragés.

Le 22 octobre le lazaret allemand qui avait dû quitter Courtai se fixa dans l'institut des Sœurs de Charité. Avec les Allemands étaient arrivés une cinquantaine de jeunes gens de Lille et de Mouscron, ils avaient été réquisitionnés, ils durent y rester provisoirement. Leur nombre s'accrut rapidement et l'ennemi les logea dans l'église du village, couchés sur de la paille. Ils étaient attachés à l'armée allemande battant en retraite, séparés de leur femme et de leurs enfants qu'ils avaient dû laisser en une zone dangereuse. Ce fut leur plus grand souci. La grippe éclata bientôt.

Beirlegem était pour les Allemands un point stratégique. De la hauteur ils dominaient la vallée de l'Escaut. Les Français chargés de forcer le passage du fleuve se trouvaient dans la plaine. Les Allemands mirent une trentaine de canons en position, couchés derrière des buissons, ou dans les fossés des fermes. Ils ouvrirent le feu.

De l'autre côté on riposta avec énergie. Beirlegem était englobé dans la ligne de feu. La population se cacha dans les caves.

Les Allemands employaient comme poste d'observation, la tour remarquable datant du XVIIIe siècle. Ils y installèrent une mitrailleuse contre les avions.

Ceci n'empêcha pas deux aviateurs anglais de descendre furtivement derrière la cure, de reconnaître les positions des canons et de s'envoler rapidement. Il pleuvait des boulets, le village était secoué des journées entières.

Tout alla aussi mal dans les alentours.

Certain soir dix-sept personnes arrivèrent par une pluie battante d'Elleve, traînant derrière elles des matelas et des couvertures, demandant asile au couvent. La situation était intenable dans leur hameau.

Cinq personnes furent tuées en un seul endroit, disent-elles, le père, la mère et trois de leurs huit enfants.

Le couvent fut touché plusieurs fois, on entendit le bruit du verre et la chute de pierres. A travers une ouverture on voyait les champs labourés de profonds trous d'obus.

Cela dura ainsi jusqu'au 11 novembre. Pendant la nuit précédente les Français avaient traversé le fleuve en bateaux, à Mellegem, mais les Allemands ne les attendirent pas, ils disparurent de Beirlegem vers cinq heures. Une patrouille de 24 Français se glissa dans le village.

La population les vit, hésita encore un moment, sortit des caves, des coins et des trous et acclamaient les libérateurs. Elle raconta que l'ennemi était parti. De tous côtés apparaissaient des réquisitionnés, qui s'étaient cachés. Beirlegem était en délire. Dans la cave du couvent où avait été abrité le St Sacrement pendant le bombardement, le curé chanta un Te Deum.

Survint enfin la nouvelle de l'armistice.

Événement heureux pour beaucoup de villages, car une grande offensive était préparée pour le 12; trois cents canons étaient mis en position sur la rive gauche de l'Escaut, et auraient fait disparaître Dikkelvenne, Baarlegem, Meilegem, Beirlegem et d'autres communes.

Le danger était écarté. Malgré la violente canonnade on n'eut aucun mort à regretter parmi la population civile.

Les Français furent suivis par des Américains.

Vingt minutes après l'armistice un obus destiné probablement à la tour atteignit la chapelle et endommagea la façade. Le canon se tut définitivement.

La localité principale de l'Escaut était Audenaerde, belle ville, rêveuse et antique avec son bijou d'hôtel de ville, avec sa remarquable église Ste Walburge et tant de coins pittoresques.

Audenaerde est située au pied du Edelareberg. Après les pillages accoutumés les Allemands se retirèrent derrière l'Escaut, sur la crête des collines. Ils détruisirent les ponts — et il y en a beaucoup — ainsi que les écluses et occasionnèrent par là beaucoup de dégâts aux maisons.

Audenaerde avait connu aussi des jours pénibles. Pendant l'occupation le typhus y avait sévi cruellement, il y avait été apporté par les soldats venant du front.

Faisant suite à Audenaerde, de l'autre côté de la gare détruite ainsi que les voies ferrées, est situé Beveren.

Les deux localités furent bombardées.

Les obus étaient d'abord dirigés sur le carrefour des chemins, près de l'église de Beveren. Cet endroit devint peu sûr. Les habitants cherchèrent un refuge dans les caves.

Mais bientôt on vécut des drames terribles.

Vis-à-vis de l'église habitait M. Théophile Vanderschedden. Il descendit avec trois de ses filles dans la cave; une autre s'était rendue chez un membre de sa famille.

Tout à coup un projectile frappa la maison qui s'effondra. Des débris et des éclats pénétrèrent dans la cave. Quand on parvint à porter du secours on trouva le père et ses trois enfants morts dans leur abri.

Dans une autre maison près de l'église étaient hébergés des évacués de Wevelgem. Ces gens avaient déjà vécu tout un calvaire. Toujours poursuivis par les opérations militaires, ils avaient dû fuir d'endroit en endroit à travers toute la contrée de la Lys jusqu'à l'Escaut; tout un mois de misère. Le père était mort. Les habitants quittèrent la maison devenue inhospitale, mais le fils du défunt ne voulut pas quitter la dépouille de son père. Il resta. Un obus tomba et tua le fils dévoué. Audenaerde fut pris par les Alliés le 1er novembre. Pendant la nuit les habitants s'aperçurent de la délivrance, lorsqu'un joua — en pleine nuit — l'hymne national au marché.

Vers trois heures et demie, une patrouille américaine apparut à Beveren. Le peuple accourut et lui annonça le départ de l'opresseur.

D'autres divisions arrivèrent. L'ennemi avait dû les épier. Il avait établi un poste d'observation sur le Edelareberg. Il ne tarda pas à se servir de gaz asphyxiants. Des bombes de ce poison infernal éclatèrent partout. Ce fut un sauve qui peut général. Pour beaucoup, trop tard, hélas! Dans une cave, rue de Beveren, 27 personnes périrent.

Mademoiselle V. W. à Beveren fut atteinte, vécut encore jusqu'au lendemain et mourut étouffée. Le cadavre était encore dans la maison quand éclata une bombe incendiaire qui détruisit complètement le bâtiment.

Les Allemands ne négligeaient pas ce dernier en-

En plusieurs endroits les flammes s'élevaient bientôt. Les habitants devaient fuir devant le feu en pleine nuit. La partie de la ville livrée aux flammes était séparée de l'autre par un canal. Les ponts étaient détruits. On courut affolé à gauche, à droite. Des poutres furent jetées à l'eau en guise de radeau, par cette voie beaucoup de gens en habits de nuit parvinrent à se mettre en sûreté. Entretemps des grenades et des shrapnells tombaient de toutes parts. Des toits, des murs s'effondraient. On trébucha sur des pierres, sur des poutres, se blessa aux éclats de verre. Audenaerde se souviendra longtemps de cette nuit tragique.

Hors de la ville inhospitale on n'était pas encore en sûreté; la zone où la mort rôdait était grande.

Sur la chaussée de Gand un obus tomba au milieu de fugitifs. Une femme, tenant dans ses bras un enfant de six ans fut tuée. L'enfant fut grièvement blessé. Une auto américaine le prit et l'amena à l'ambulance de Roulers. Le petit y vécut encore 26 jours, mais succomba.

C'était toujours et partout la répétition perpétuelle des récits de misère et de souffrance pendant ces terribles jours d'octobre et de novembre.

La ligne de l'Escaut était enlevée. Une nouvelle contrée était exposée à l'infortune, celle située entre l'Escaut et la Dendre. Subirait-elle le même sort?

Les Allemands placèrent déjà leur artillerie sur les hauteurs qui séparent les deux vallées.

Les habitants hésitaient à prendre une décision. Des bruits persistants d'un armistice prochain circulaient. La révolution avait éclaté à Bruxelles; on savait que les Allemands relâchaient les prisonniers, vidaient les bureaux, faisaient partout des préparatifs de départ.

Fallait-il encore fuir et tout abandonner? On put deviner ce qui se passerait : le vol sur une grande échelle.

Maintenant déjà les paysans devaient monter la garde auprès de leur bétail, ils dormaient dans leurs étables, dont ils assuraient les portes. Des soldats allemands erraient partout, entraînaient brutalement, et quand ils ne rencontraient pas devant eux des hommes résolus, ils volaient les cochons, les veaux, les chevaux pour les vendre un peu plus loin à des marchands sans scrupules.

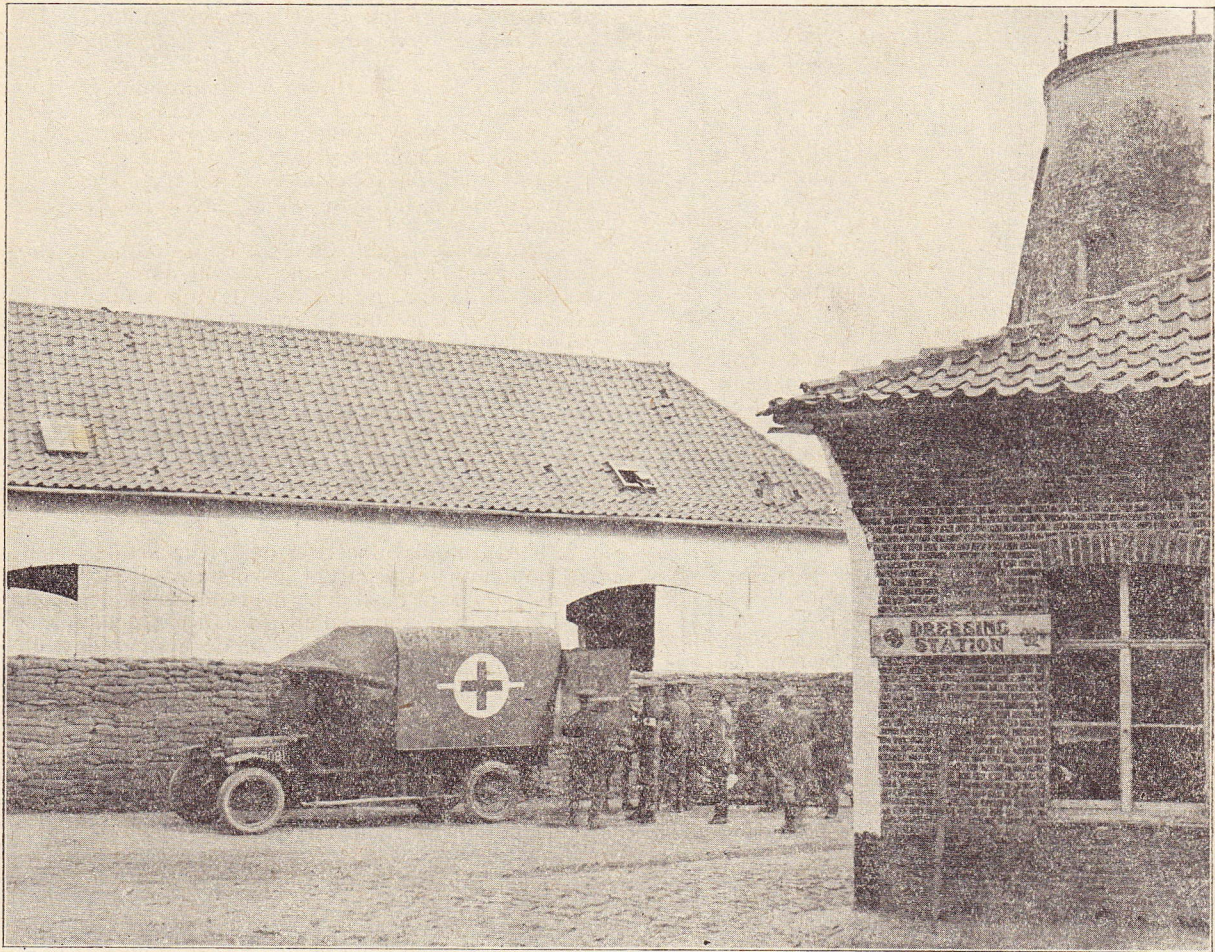
On avait vu passer ici de grands troupeaux de bétail. « Butin de guerre! », disaient-ils.

Ce n'était plus pour le compte de l'armée, mais pour celui de soldats indisciplinés se livrant au commerce. Que d'injustice furent commises même avec le concours de mauvais compatriotes. Resté était ce qu'on put faire de mieux. Cependant les récits troublants des événements de l'autre côté de l'Escaut, le bombardement, les gaz, les civils tués n'étaient pas sans inspirer de l'inquiétude. Ils étaient de nature à conseiller la prudence et l'on voyait des gens de Mater, Stikhove, Volkeghem, Schoorisse etc. s'éloigner avec bétail et chariots.

Renaix, situé à l'Est de l'Escaut, offrait un triste spectacle pendant ces jours. C'était un point de concentration de fuyards et de réquisitionnés; la grippe espagnole, y faisait rage.

Dans le couvent des Sœurs de Charité arriva une mère avec sept enfants, avant de fuir elle avait dû enterrer elle-même son mari mort de la grippe, puis la dysentérie, le croup, la rougeole, le typhus éclatèrent dans la ville surpeuplée. Des civils blessés et atteints par le gaz durent cependant y être soignés. Ce que Courtrai était à l'Ouest, Renaix l'était à l'Est; un refuge, mais un refuge de misère au point qu'on était incapable de les soulager.

Renaix reçut quelques projectiles. Les Allemands partirent le 7 et quand la ville entra dans la ligne de feu l'armistice fut signé.



Ambulance des Canadiens.

Avant de relater la fin des hostilités nous devons encore voir ce qui eut lieu en d'autres endroits du front.

La délivrance de Gand.

Nous avons vu comment les Allemands se retirèrent le 2 novembre derrière le canal. Gand-Terneuzen, comment ils détruisirent les ponts et coulèrent beaucoup de vaisseaux.

Nos troupes occupaient la rive gauche sur la ligne Selzaete, Terdonck, Doornzele, Langebrugge.

Les Belges se trouvaient donc dans la proximité immédiate de Gand. Le front se courba vers Maria-kerke et Trouchiennes, de là vers St. Denis et l'Escaut.

Gand devait rester préservée d'un bombardement. Il fut donc livré peu de combats à cet endroit; on attendit les résultats de l'offensive au Sud de Gand. Et nous savons que l'ennemi avait préparé son départ du chef-lieu de la Flandre Orientale, toujours à sa manière, par beaucoup de destructions inutiles et sauvages.

En ce qui concerne son attitude il est de quelque importance de donner un communiqué officiel de ces jours. Il ressort de là que les dévastations et l'enlèvement des hommes s'exécutaient par ordre supérieur.

De Paris on communiqua le 31 octobre :

« Les Allemands continuent leurs dévastations dans les pays évacués. Le 3 octobre on a trouvé à Houthulst un ordre dans lequel on lit : « Le transfert des hommes en état de porter les armes, ainsi

que l'enlèvement du bétail, ne se fait que partiellement à cause de la résistance passive des habitants et de la diminution du personnel, dont disposaient les commandants. Le concours des troupes est nécessaire à cet effet. Les divisions doivent donc donner ordre à toutes les formations, de visiter chaque district minutieusement, de livrer tous les hommes de 14 à 60 ans ainsi que le bétail à la commandantur correspondante. Les civils seront réunis dans un camp de concentration qui sera fixé proche de chaque kommandantur, le bétail dirigé vers un abattoir ». Dans les archives d'un major des cantonnements à Chatachéry fut trouvé un ordre numéroté, dans lequel se trouve les mots : « Nous n'avons aucune raison d'épargner les habitants de la France ». (Wir haben gar keine Veranlassung, die Einwohner Frankreichs zu schonen.)

Les troupes belges étaient donc à Selzaete, près de la frontière hollandaise. On put se faire une idée de l'état des choses par un article du « Telegraaf ». Nous communiquons ici les péripéties de quelques pourparlers néerlandais, pour caractériser la situation à la frontière :

« Aujourd'hui, je fis une expédition bien involontaire à Assenede. Ce matin je me trouvais avec la correspondance du « New-York Times » et mon collègue Busse du « Nieuwe Rotterdamsche Courant » au même endroit, d'où nous avions pendant ces derniers jours observé les événements militaires sur le territoire belge, le sas de Gand. C'est ici que la frontière fait une courbe bizarre, au chemin de fer vers Gand. Nous nous trouvions un peu devant le fil de fer qu'enlevaient quelques civils bel-